

# JÉSUS,

## LE MYSTÈRE DE LA CRUCIFIXION

DAVID ALLOUCHE



*chrysalide*

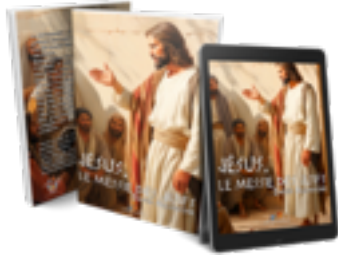


# JÉSUS, LE MYSTÈRE DE LA CRUCIFIXION

David Allouche

Chrysalide, Janvier 2024.

## DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION JÉSUS



Jésus, le messie des Juifs

David Allouche

Disponible en version brochée,  
et aux formats numériques Kindle, ePub et PDF.



Jésus, le mystère de la crucifixion

David Allouche

Disponible en version brochée,  
et aux formats numériques Kindle, ePub et PDF.



Yeshua

David Allouche

Disponible en version brochée et reliée, et aux formats numériques Kindle, ePub et PDF.

Vous voulez participer à enrichir cette collection ?

Envoyez-nous votre texte à :

[editionschrysalidefrance@gmail.com](mailto:editionschrysalidefrance@gmail.com)





© 2024, Chrysalide - Collection [*Spiritus Veritatis*]  
Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-95299-11-0

## AVANT-PROPOS

Tout en étant complètement indépendant de celui-ci, le présent ouvrage s'inscrit dans la lignée de *Jésus, le messie des Juifs* du même auteur.

Toutefois, ici, le sujet abordé peut, au premier abord, choquer les croyants – dont je fais parti. Malgré mon désaccord sur la thèse exposée par l'auteur (à la différence celle soutenue dans *Jésus, le messie des Juifs*<sup>1</sup> à laquelle j'adhère sans réserve), j'ai décidé d'éditer ce livre.

Tout d'abord, parce que ne pas le faire aurait relevé d'une censure idéologique s'appuyant uniquement sur une croyance personnelle, ce qui renvoie tout éditeur aux autodafés que nous avons connu en des temps pas si reculés que cela, et dont nous avons vu des résurgences durant l'année écoulée.

Ensuite, parce qu'ignorer tout point de vue différent du sien amène à fuir le débat, plutôt que de confronter l'opinion de l'autre avec la sienne – l'une et l'autre étant parfaitement légitimes.

Bref, une attitude stérile qui ne mène, *in fine*, à rien.

Enfin, il est bon de rappeler que, dans les deux cas, l'auteur ne cherche nullement à polémiquer ou à démystifier le Christ, mais, tout au contraire, à mieux comprendre ce qui fait l'universalité de son message.

Philippe Coll, Directeur de collections,  
Janvier 2025.

---

<sup>1</sup> Disponible en livre broché et également en ebook aux formats ePub et Kindle.

## Introduction

La majeure partie des historiens s'accorde aujourd'hui à reconnaître l'enthousiasme des juifs peuplant la Galilée et la Judée, en faveur de Jésus, à l'occasion de son ministère.

La mise à sac de Jérusalem par les légions romaines de Titus en l'an 70 de notre ère et le triomphe du message porté par Saint Paul, ont conduit à une rupture brutale du message et de l'œuvre de Jésus avec le judaïsme dont il était pourtant issu.

La construction théologique développée par les églises nées de la prédication de Saint Paul, en Grèce et Asie Mineure notamment, puis quelques siècles plus tard par l'Église catholique romaine, ont consacré cette rupture en ôtant à Jésus toute dimension juive et en érigeant son œuvre messianique dans un sens incompatible avec la théologie juive du Messie.

À la vision juive du Messie, sauveur du peuple juif, appelé à diriger la maison d'Israël et à établir le culte du Dieu Unique et les lois de la Torah pour l'ensemble des peuples du monde, s'est substituée une théologie chrétienne du Messie construite autour du caractère salvateur de sa crucifixion, sur la notion de rachat du péché originel d'Adam, sur la divinisation de Jésus et l'affirmation des dogmes sur la Trinité et la Virginité de Marie, érigée au rang de mère de Dieu.

Il aura fallu attendre et atteindre le 20<sup>e</sup> siècle pour que d'importantes découvertes sur le milieu politico-socio-culturel de la Palestine à l'époque de Jésus, sur les origines du christianisme et des textes évangéliques, (au travers notamment des évangiles exhumés à Nag Hammadi, en Haute Egypte, en 1947), participent à l'évolution des mentalités, à un examen critique des textes bibliques et à une relecture des évangiles.

Sur un plan théologique, de nombreux chercheurs laïcs ou religieux ont commencé à remettre en cause pour certains l'historicité, pour d'autres l'exégèse, des textes évangéliques et envisagé une remise en cause des principaux fondements doctrinaux de la foi chrétienne. Pour nombre d'entre-eux, les Évangiles apparaissent désormais pour beaucoup comme une œuvre de foi et de propagande, mis en forme et diffusés à des fins apologétiques et eschatologiques, sans réel souci d'historicité.

De très nombreuses études sont venues discuter ou contester la chronologie du procès de Jésus, son existence même, son déroulement rapporté par les évangiles et même sa portée théologique. Nombreux sont ceux à remettre en cause, ou à tout le moins discuter, des conditions réelles ayant présidé à la naissance de Jésus, à la prétendue virginité de Marie, à l'existence de frères et sœurs, aux éventuelles relations amoureuses entretenues par Jésus...

L'effectivité même de la résurrection a été interrogée par de nombreux auteurs, considérant pour les plus religieux d'entre eux, que la simple survie de Jésus au supplice de la croix (ce qui se distingue de la Résurrection qui suppose une mort préalable réelle), n'excluait pas sa messianité ni même la dimension rédemptrice de son œuvre et de sa souffrance.

À l'inverse et fort curieusement, la crucifixion de Jésus, en tant qu'évènement historique, continue d'être communément admise y compris par ceux qui s'efforcent d'avoir une lecture critique de sa biographie

Si certaines spéculations sont bien nées au sujet de la forme de la croix, du positionnement du supplicié et des clous, mais le principe même de la crucifixion continue d'être admis et partagé par tous.

À dire vrai, seules de rares études provenant du monde musulman abordent ce thème. Il est vrai que le Coran consacre la messianité de Jésus en même temps qu'il réfute sévèrement les dogmes de la Trinité, de la divinité de Jésus et de la Résurrection.

Bien plus, l'une des Sourates du Coran affirme solennellement que Jésus n'aurait pas

été crucifié, le Messie échappant par la Miséricorde de Dieu au supplice de la croix, au détriment d'une autre personne crucifiée à sa place :

*« Ils disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'Apôtre de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié ; un autre individu qui lui ressemblait lui fut substitué, et ceux qui disputaient à son sujet ont été eux-même dans le doute.*

*Ils n'en avaient pas de connaissance précise, ce n'était qu'une supposition. Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à Lui, et Dieu est puissant et sage.»*

(Coran 4 :156)

La remise en cause de la crucifixion de Jésus revêt une importance essentielle, tant cette mort a été présentée par la chrétienté comme le fondement même de l'œuvre messianique et du Salut apporté au monde. C'est ce qui explique au demeurant la discrétion observée jusqu'à présent par les théologiens musulmans, soucieux de ne pas générer un conflit théologique majeur avec le monde chrétien.

Ce que d'aucuns ignorent, c'est que l'Ancien Testament, et plus précisément les Livres des Prophètes, comportent un verset prophétique généralement attribué au Messie et rapportant clairement son salut :

*« Ainsi parle l'Éternel : à l'heure de la clémence, je t'exauce, au jour du salut je viens à ton secours. Je veille sur toi, je fais de toi un gage d'alliance parmi les nations, pour restaurer la terre et restituer les patrimoines en ruines, pour dire aux prisonniers : Sortez ! À ceux qui sont retenus dans les ténèbres : Paraissez au grand jour !... »*

(Isaïe 49 :8-9).

Loin du consensus général et multi séculaire, une analyse plus approfondie des écritures juives et chrétiennes, confrontée aux découvertes réalisées au cours du XX<sup>e</sup> siècle, semblent néanmoins accréditer cette hypothèse de la non-crucifixion de Jésus.

L'étude des évangiles apocryphes, découverts à Nag Hammadi en Haute-Egypte et appréhendés à la lumière des connaissances acquises sur les origines du christianisme, ainsi qu'une relecture minutieuse des textes évangéliques à l'aune de ces documents apocryphes, des textes de l'Ancien Testament et de la théologie juive du Messie, permettent de soutenir sérieusement l'hypothèse selon laquelle Jésus n'aurait pas été crucifié.

Certes, une telle tentative de démonstration, dont les implications théologiques sont particulièrement lourdes, exige, pour être considérée avec sérieux, la recherche et l'identification des conditions ayant présidé au salut de Jésus, des mobiles propres aux intervenants ayant concouru à cet échappatoire, de ses modalités pratiques ainsi que l'explication des raisons pour lesquelles le peuple et les Apôtres ont cru à sa crucifixion.

C'est ainsi, que le présent essai, qui s'inscrit dans le prolongement de celui préalablement paru sous le titre *Jésus, le Messie des Juifs*, abordera plus particulièrement, les épisodes ayant trait à l'arrestation de Jésus, à son procès devant les juridictions rabbiniques et romaines, et tentera de mettre en lumière les inexactitudes et carences dont souffrent les récits évangéliques sur un plan historique et juridique.

Plus en amont, c'est l'étude des rapports entretenus par Jésus avec la prêtrise de Jérusalem, qui contribuera à renforcer la pertinence de cette démonstration, une telle



« substitution » lors de la crucifixion exigeant nécessairement une participation active de certains représentants éminents du pouvoir politique et des institutions religieuses locales. En effet, seul un homme hautement considéré par les autorités religieuses de l'époque, ou à tout le moins par ses représentants les plus influents, pouvait bénéficier de l'aide nécessaire à la mise en place d'un tel subterfuge pour échapper à la crucifixion.

Nous examinerons ainsi le rôle qui a pu être joué par Joseph d'Arimatee et Nicodem, éminents représentants du Tribunal Juif de Jérusalem, le Grand Sanhédrin, ainsi que l'éventuelle complicité, active ou passive, du Préfet romain Ponce Pilate.

Nous nous interrogerons également sur le sens réel et la portée du récit évangélique de la Grâce pascale qui aurait été accordée par ce même Pilate, sur le choix prétendument fait en faveur de Barrabas et sur la célèbre mais énigmatique trahison de Judas.

Tels sont les objectifs consignés au présent essai.

Le lecteur est en outre averti que la démonstration sera parfois dense (à défaut de publier une Somme de plusieurs centaines de pages, qui s'avèrerait indigeste et peu lisible pour le plus grand nombre).

Au terme de cet essai, cette non-crucifixion de Jésus et sa substitution sur la croix apparaîtront, comme une hypothèse sérieuse, en parfaite harmonie tant avec le récit évangélique, en apportant aux incohérences et invraisemblances du récit de la Passion et de la Résurrection une explication satisfaisante, qu'avec la théologie juive du Messie et les prophéties consignées dans l'Ancien Testament.

## Chapitre I

La chrétienté a, depuis plus de deux millénaires, entretenu l'idée d'une opposition farouche entre Jésus et les autorités religieuses de Jérusalem.

Présentés comme irréductiblement hostiles à la prédication de Jésus, réfractaires à ses prétentions messianiques, outrés par ses agissements et inquiets de sa popularité, les prêtres et rabbins de Judée se seraient livrés, non seulement à une campagne de dénigrement contre Jésus, mais auraient de surcroît activement contribué à sa mort. À certaines époques, la chrétienté n'a d'ailleurs pas hésité à jeter l'entière responsabilité de l'arrestation et de la crucifixion de Jésus, sur les prêtres de Jérusalem, puis sur le peuple juif en général, allant même jusqu'à qualifier celui-ci de « peuple déicide ».

Le 20<sup>e</sup> siècle, tant par l'œuvre d'oecuménisme consacrée par le Concile Vatican II que par les découvertes réalisées sur la pensée religieuse au sein du judaïsme du début de l'ère chrétienne, a contribué à l'affaiblissement de cette vision dichotomique des rapports entre Jésus et la Communauté juive de son époque.

À l'occasion du premier essai intitulé *Jésus, le Messie des Juifs*, il a été démontré que Jésus s'inscrivait parfaitement dans le judaïsme de ses pères, dans la pensée pharisienne de Hillel<sup>2</sup> (penseur juif ayant vécu près de 100 ans avant Jésus) et que ses prétentions et prédications devaient être perçues à l'aune de la théologie juive du Messie.

Pour ceux qui aborderaient le présent essai sans lecture préalable du précédent, il convient de rappeler que les Pharisiens, dont le nom hébreu « paruchim » signifie « les séparés », vivaient dans l'observance absolue de la Loi. Aux temps de Jésus, cette communauté était divisée en deux écoles de pensée : l'école hillélite et l'école shammaïte.

La première, fut fondée par un certain Hillel et prônait en faveur d'une plus grande souplesse dans l'interprétation de la Torah, réaffirmant, à l'instar des grands prophètes d'Israël, la véritable finalité de la Loi et la nécessité de faire prévaloir l'esprit des Écritures à la lettre.

L'autre école, d'influence minoritaire, avait été fondée par Shammaï, l'ancien collaborateur d'Hillel, et revêtait un enseignement beaucoup plus rigoriste, scrupuleusement attachée à la forme littérale de Loi.

Une anecdote consignée dans le Talmud permet d'illustrer le clivage idéologique de ces deux écoles de pensée : selon les disciples d'Hillel, il semble qu'un jour un non juif ait défié Shammaï de lui enseigner la Torah durant le temps qu'il tiendrait debout sur une jambe. Le Maître, agacé, chassa le plaisantin, qui alla aussitôt trouver Hillel afin de lui soumettre la même proposition. Ce dernier aurait alors répondu sans hésiter :

*« Ce que tu trouves détestable, ne le fais pas à ton voisin ; voilà toute la Torah, le reste n'est que commentaire. »*

Dans un ouvrage intitulé *Le monde juif vers le temps de Jésus*, l'historien Charles Guignebert déclarait que « considérer, comme on l'a fait longtemps, la religion de Jésus comme une réaction contre le pharisaïsme paraît de plus en plus clairement une erreur d'opinion. »

L'étude de la pensée pharisaïque place Jésus dans la droite ligne du judaïsme tolérant et humaniste du Rabbīn Hillel, éminent penseur juif, grand réformateur du courant pharisien, ayant vécu près de cent ans avant le Christ. La forme même des discours de Jésus, son

---

<sup>2</sup> Voir « Jésus, le messie des Juifs » pour plus de détails et les liens qui relient Jésus à Hillel.

recours fréquent aux paraboles et aux allégories, s'inscrivent dans la rhétorique pharisienne.

Le récit évangélique rapportant l'entretien entre Jésus et certains pharisiens intitulé « le Grand Commandement », témoigne de cette communauté de pensée entre Jésus et Hillel :

*« Les pharisiens, apprenant qu'il avait fermé la bouche aux sadducéens, se réunirent, et l'un d'eux, un docteur de la Loi, posa une question à Jésus pour le mettre à l'épreuve :*

*- Maître, dans la Loi, quel est le plus grand commandement ?*

*Jésus répondit :*

*- « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit ». Voilà le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi même ». Tout ce qu'il y a dans l'Ecriture, dans la Loi et les Prophètes, dépend de ces deux commandements.*

*-Fort bien, Maître, (acquiesça le docteur de la Loi), tu as raison de dire que Dieu est l'Unique et qu'il n'y en a pas d'autres que Lui. L'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même, vaut mieux que toutes les offrandes et tous les sacrifices. »*

(Marc 12, 32, 33)

Dès lors, si Jésus a pu s'élever contre les pratiques de certains rabbins pharisiens, ce n'est pas en réaction au pharisaïsme, dans lequel il s'inscrivait lui-même, mais seulement pour fustiger certains comportements individuels. C'est une déviation malheureusement commune à toutes les communautés religieuses, que l'observance scrupuleuse d'une Loi ou d'un texte religieux, conduit presque toujours le plus grand nombre à un éloignement de l'esprit au profit d'un plus grand attachement à la lettre.

Comme le souligne fort justement Marcel Pelletier dans son ouvrage *Les pharisiens, histoire d'un parti méconnu*, les pharisiens n'ont pu échapper à la règle. Etant de plus en plus respectés, certains ont pu se mettre à faire ostentation de leur sentiment religieux et à afficher un sentiment de supériorité vis-à-vis de leur contemporains moins zélés. Ce sont ces pharisiens-là, qui furent l'objet des critiques les plus sévères de Jésus, comme ils auraient pu l'être de la part d'Hillel, sans pour autant que cela puisse traduire une quelconque exclusion ou critique de la pensée pharisienne.

La réaction de Jésus rapportée par les évangiles n'est donc pas dirigée contre le pharisaïsme, mais bien contre l'attitude de certains docteurs de la Loi.

Les divergences avec les prêtres sadducéens durent, à l'inverse, être régulières compte tenu de leur rigorisme dans la lecture et l'application de la Torah.

L'orientation adoptée alors par les évangélistes, puis par les Pères de l'Eglise, visant à mettre en opposition Jésus et les pharisiens, ne semble donc pas reposer sur une réalité historique mais répond davantage à une volonté de stigmatiser une rupture entre l'enseignement de Jésus et celui des pharisiens, tout en présentant les prêtres sadducéens, pro-romains, sous de meilleurs auspices.

La communauté sadducéenne se composait essentiellement d'aristocrates, de riches propriétaires terriens, de prêtres et de fonctionnaires du Temple. La pensée et la pratique religieuse sadducéenne se caractérisait principalement par un profond rigorisme privilégiant l'aspect littéral de la Torah, jugée comme sacrée, intangible et inviolable et le rejet de la Loi dite orale. Les Sadducéens rejetaient en outre la foi en la résurrection, l'angéologie et la démonologie, en même temps qu'ils prônaient la croyance en la liberté de la volonté humaine au détriment du principe de prédestination.

Le conservatisme politique, quant à lui, s'exprimait par la collaboration systématique des sadducéens avec l'occupant, qu'il soit grec ou romain, et leur profonde hostilité pour les élans révolutionnaires, fussent-ils messianiques. La pensée sadducéenne apparaît donc bien en profonde opposition avec les enseignements de Jésus, à l'inverse de celle des pharisiens et de leur fondateur le Rabbin Hillel.

Il est dès lors vraisemblable que cette opposition ait donné lieu à des heurts, à des animosités, et ait pu conduire une partie du clergé (les prêtres de Jérusalem étant majoritairement sadducéens) à se positionner contre Jésus et ses prétentions messianiques.

Ainsi, si les critiques formées par Jésus contre certains pharisiens tenaient à leur comportement et à leur étroitesse d'esprit, sans pour autant emporter une quelconque remise en cause de la pensée pharisienne, il en va différemment des critiques rapportées par les évangélistes à l'encontre des sadducéens, lesquelles devaient reposer pour l'essentiel sur des divergences doctrinales.

Cette présumée opposition de Jésus au judaïsme de son temps constitue la trame de l'ensemble des témoignages évangéliques, écrits plus d'un siècle après la disparition de Jésus, par des auteurs, certes inconnus, mais sans doute issus des premières congrégations chrétiennes extérieures à la Palestine.

La lecture des propos tenus par Jésus à ses disciples ou aux foules venues l'écouter, suffit néanmoins à se convaincre que ce dernier s'inscrit parfaitement dans le sens d'une exhortation à une meilleure application de la Torah et des Commandements, à une sublimation de la pratique religieuse, et en aucun cas à un abandon de la Loi de Moïse ou du judaïsme.

C'est toute la contradiction interne aux évangiles – traduction des tensions importantes qui traversaient les premières communautés chrétiennes –, que de voir se succéder des versets qui présentent Jésus en opposition avec la Loi juive et d'autres dans lesquels il appelle ses contemporains à une stricte observance.

Le Sermon sur la Montagne est sans nul doute le discours le plus connu et le plus souvent cité des cinq grands discours tenus par Jésus et rapportés dans l'évangile de Matthieu : le Sermon sur la Montagne, les Instructions pour la Mission, l'Enseignement en Paraboles, les Conseils pour la conduite de la Communauté et le Discours d'adieu à Jérusalem.

Ce sermon se présente de la façon suivante :

*« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point » et si quelqu'un commet un meurtre, il en répondra au Tribunal. Et bien moi je vous dis : tout homme qui se met en colère contre son frère, en répondra au tribunal »*

(Matthieu. 5:21-22)

*« Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu ne commettras pas d'adultère ». Et bien moi, je vous dis : tout homme qui regarde une femme et la désire, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »*

(Matthieu 5 : 27-28)

*« Vous avez appris qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent ». Et bien moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant ; mais quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends lui encore l'autre. Donnez à qui vous demande, et ne vous détournes pas de qui veut vous*

*emprunter sans intérêts. »*

(Matthieu 5 : 38-39)

*« Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain » et tu haïras tes ennemis. Et bien moi je vous dis : aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et fait tomber la pluie sur les justes et les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils autant ? Et si vous saluez vos frères, que faites-vous d'ordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »*

(Matthieu 5 : 42-48)

Ce Sermon, dont il est aujourd'hui acquis qu'il n'est en fait, à l'instar du Discours de la Plaine consigné dans l'évangile de Luc, qu'un « *recueil de loggias isolées, prononcées par Jésus en différentes circonstances*<sup>3</sup> », constitue pour la chrétienté l'un des fondements du message christique et l'une des principales causes de rupture avec le judaïsme. Pourtant, ce Sermon sur la Montagne débute par un avertissement, lancé par Jésus à l'attention de ceux qui l'écoutaient :

*« Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir mais accomplir. Amen, je vous le dis : Avant que le ciel et la terre disparaissent, pas une lettre, pas un iota ne disparaîtra de la Loi jusqu'à ce que tout se réalise. Donc, celui qui rejettera un seul de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire ainsi, sera déclaré le plus petit dans le Royaume des Cieux. Mais celui qui les observera et les enseignera sera déclaré grand dans le Royaume des Cieux. »*

(Matthieu 5 : 17-19)

Des siècles de doctrine chrétienne ont passé sous silence cette déclaration, pourtant explicite de Jésus, à la lumière de laquelle devait être interprétée tout le reste de son discours et plus généralement son enseignement. La lecture des sentences consignées dans le Sermon sur la Montagne ou le Discours de la Plaine, ne surprend en fait que par sa rhétorique. Car son contenu, apparaît en totale harmonie avec la Loi juive et les enseignements des Prophètes.

Ainsi, l'exhortation de ne pas riposter à la violence (Matthieu 6 : 39-44) répond-elle au commandement consigné en Lévitique 19 : 17-18 :

*« Ne hais point ton frère en ton cœur : reprends ton prochain, et tu n'assumeras pas de péché à cause de lui. Ne te venge ni ne garde aucune rancune aux enfants de ton peuple, mais aime ton prochain comme toi-même. »*

---

<sup>3</sup> cf. J. Jérémias « Paroles de Jésus : le message central du Nouveau Testament »



Cet appel à l'amour réciproque, sera au demeurant repris par Jésus lors de son dernier repas avec ses disciples, avant d'être accaparé par la chrétienté et présenté comme l'essence même du renouveau instauré par le message du Christ. Loin d'incarner une remise en cause de la Loi dite du Talion, l'exhortation de Jésus n'est autre qu'un appel à la non-violence, n'invalidant en aucun cas la nécessité de punir celui qui enfreint la Loi, qui ôte la vie à autrui, ni la légitimité de la légitime défense.

Si certains auteurs, comme Charles Guignebert, ont pu voir dans la rhétorique de Jésus une volonté d'interpréter l'ensemble de la Loi sous le seul prisme de l'amour du prochain, privilégiant ainsi l'esprit à la lettre, l'on peut également y voir un rigorisme particulièrement prononcé quant à l'application de cette même Loi. En effet, à l'interdiction de tuer, Jésus condamne en sus la colère, l'emportement et la dispute avec son prochain ; à la condamnation de l'adultère, Jésus y ajoute celle du simple désir d'autrui, caractérisant l'adultère tant par l'acte que par le sentiment ; au droit à réparation de celui qui subit un outrage ou un préjudice, Jésus impose le refus de toute vengeance personnelle et la non-violence.

Les exigences ainsi posées par Jésus, ne contreviennent nullement à la Loi, mais, par une interprétation souple et non littérale, la renforcent, la complètent, et la rendent même par certains aspects, d'application encore plus contraignante. L'interprétation d'une Loi, dans un sens ou un autre, n'a jamais pour but d'en prôner l'abrogation, mais bien au contraire, d'en favoriser une meilleure application.

Ainsi, l'enseignement de Jésus avait-il pour vocation d'élever la Loi à son plus haut niveau de spiritualité, au-delà des comportements et des lectures parfois humaines et restrictives de certains de ses contemporains.

Le respect dont témoigne Jésus, selon les évangiles eux-mêmes, pour la célébration des fêtes religieuses, et notamment la Pâque juive, sa venue à Jérusalem, sa fréquentation assidue des synagogues et du Temple – à l'intérieur desquels il est autorisé à prendre la parole, à faire lecture de la Torah et à discuter avec les docteurs de la Loi –, démontrent amplement que celui-ci s'inscrivait pleinement dans le cadre du judaïsme de son époque.

L'épisode du Sabbat est aussi parfaitement significatif de son appartenance au courant pharisaïque. Loin de constituer un appel à l'abrogation du repos sabbatique, les paroles de Jésus, consignées dans l'évangile de Marc 2 : 23-28, n'ont pour seul objet que de révéler selon quelles manières le sabbat doit être compris et vécu :

*« Un jour de Sabbat, Jésus marchait à travers les champs de blé ; et ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis. Les pharisiens lui disaient : « Regarde ce qu'ils font le jour du Sabbat ! Cela n'est pas permis ! »*

*Jésus leur répond : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans le besoin et qu'il eut faim, lui et ses compagnons ? Au temps du grand prêtre Abiathar, il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de l'offrande que seuls les prêtres peuvent manger, et il en donna aussi à ses compagnons.*

*Jésus leur disait encore : Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sabbat. Voilà pourquoi le Fils de l'homme est maître, même du Sabbat. »*

(Marc 2 :23-28)

Le Sabbat apparaît en effet, comme l'un des rites essentiels du judaïsme, et l'un des plus riches en signification. A. Heschel écrivait « il est peu d'idées au monde aussi chargées de force spirituelle que l'idée du Sabbat. »

Le Sabbat articule en effet trois aspects de Dieu dans son rapport à l'homme, comme

Créateur, comme Libérateur et comme Législateur.

Comme Créateur, conformément au Livre de la Genèse où il est dit que :

*« Dieu mit fin le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le proclama saint parce qu'en ce jour, il se reposa de l'œuvre entière qu'il avait produite et organisée. »*

(Genèse 2 : 2-3)

Comme Libérateur car le Livre du Deutéronome associe le Sabbat à la sortie d'Egypte et à la délivrance de l'esclavage :

*« Et tu te souviendras que tu fus esclave au pays d'Egypte et que le Seigneur ton Dieu t'en a fait sortir d'une main puissante et d'un bras étendu ; c'est pourquoi l'Eternel ton Dieu t'as prescrit d'observer le jour du Sabbat. »*

(Deutéronome 5 : 15)

Comme Législateur enfin, car le Décalogue (les Dix Commandements) énonce l'obligation suivante :

*« Pense au jour du Sabbat pour le sanctifier. Durant six jours tu travailleras et t'occuperas de toutes tes affaires, mais le septième jour est la trêve de l'Eternel ton Dieu : tu n'y feras aucun travail, toi, ton fils ni ta fille, ton esclave homme ou femme, ton bétail ni l'étranger qui est dans tes murs. »*

(Exode 20 : 8-10)

Au-delà de ces différents aspects, le Sabbat souligne le rapport de l'homme à l'homme et au monde. En exigeant l'arrêt de tout travail, le Sabbat interrompt la peine des hommes, l'exploitation, le travail avilissant, l'aliénation et toutes les souffrances liées aux activités humaines.

C'est devant la valeur spirituelle éminemment élevée du Sabbat, et sans doute le nombre et la dureté des interdictions rabbiniques y afférents, que Jésus, à l'instar d'autres penseurs pharisiens avant lui, a jugé nécessaire d'y apporter certains tempéraments.

Si l'on admet la véracité du témoignage évangélique sur les enseignements de Jésus, et la possible méprise de certains pharisiens sur son comportement, arrachant des épis de blés ou guérissant un malade un jour de Sabbat, l'on se doit de souligner, à l'instar de Marcel Pelletier, que les pharisiens envisageaient le Sabbat comme un jour de fête, de sérénité et de félicité, à l'inverse des conceptions austères des esséniens, et avaient déjà consacré un certain nombre de dérogations à l'interdiction du travail, *« notamment en cas d'accidents inopinés : bête qui tombe dans un puits, poutre qui se rompt et menace la sécurité ; fût qui se brise ; ou en cas de mort ; ou encore pour les soins à donner à un nourrisson. »*

Cent ans avant Jésus, Hillel proclamait déjà que *« le Sabbat a été fait pour l'homme et non pas l'homme pour le Sabbat »*, sentence reprise en l'état par Jésus, confirmant ainsi, s'il en était encore besoin, l'inscription de sa pensée dans celle de l'école hillélite.

Au terme de ce chapitre, il apparaît donc bien que Jésus se soit inscrit dans le prolongement du judaïsme pharisaïque et hillélite de son époque, et bénéficiait du soutien et du respect des membres de cette communauté.

L'appellation de « rabbi », qui signifie « enseignant », qui lui est affublée à plusieurs reprises par les docteurs de la Loi pour l'interroger en atteste.

Il ne fait dès lors aucun doute que Jésus occupait un rang important au sein de la communauté religieuse pharisienne, à défaut de quoi, il lui eut été impossible de s'entretenir de la sorte avec les docteurs de la Loi, de fréquenter habituellement le Temple de Jérusalem et d'incarner auprès du plus grand nombre une telle autorité religieuse.

Ce repositionnement de Jésus, au sein du judaïsme, après plusieurs siècles d'efforts ecclésiastiques et théologiques pour l'en sortir et pour dépouiller le message christique de toute référence juive, permet d'appréhender différemment la fonction messianique reconnue à Jésus puis la suite du récit évangélique relatif à son arrestation et à sa crucifixion.

## Chapitre II

Le récit évangélique, soucieux d'accentuer la responsabilité des autorités religieuses juives de Jérusalem, rapporte que l'arrestation de Jésus, puis sa condamnation à mort, furent décidées et orchestrées par « *les chefs des prêtres et les pharisiens (qui) convoquèrent donc le grand conseil* » aux fins de débattre du sort qu'il fallait réserver à Jésus.

Contrairement à la position soutenue par la chrétienté pendant longtemps, cet épisode, dans la mesure où l'on en admet une certaine historicité, ne contredit nullement l'appartenance de Jésus à la mouvance pharisaïque, à ses affinités avec les pharisiens, ni à son autorité religieuse auprès des docteurs de la Loi.

En effet, la province de Judée était, à cette époque, l'une des plus instables de l'Empire Romain. La résistance y était importante, et les révoltes nombreuses. Les gouverneurs romains qui s'y étaient succédés, s'étaient attachés les services des sadducéens, et notamment ceux du Grand Prêtre, dont la nomination fut très vite dévolue à l'Empire.

En contrepartie Rome avait accordé au Prélat, une fonction de police, limitée au seul territoire de la Judée, afin d'endiguer les soulèvements populaires et procéder aux arrestations des agitateurs, en qualité d'assistant des juridictions préfectorales.

C'est dans ce cadre que s'inscrivit la décision de procéder à l'arrestation de Jésus, comme en témoigne le récit évangélique :

*« Qu'allons-nous faire ? Cet homme accomplit un grand nombre de signes. Si nous continuons à le laisser agir, tout le monde va croire en lui, et les Romains viendront détruire notre Lieu Saint et notre Nation. »*

Les décennies qui suivirent corroborèrent les craintes alors exprimées au travers de ce récit. Près de quarante ans plus tard, sous la conduite de Titus, les légions romaines mettaient à sac Jérusalem et détruisaient le Temple, en répression d'un nouveau soulèvement populaire.

Les sadducéens, dont le souci était de sauvegarder la religion d'Israël et de préserver le Temple, étaient nécessairement hostiles à tout ce qui était susceptible d'en menacer la pérennité, d'où le choix collaborationniste opéré au profit de Rome.

Dès lors, les prétentions messianiques de Jésus, relayées par l'engouement populaire dont il était l'objet, et l'autorité religieuse qu'il possédait auprès de nombreux docteurs de la Loi, ne pouvaient qu'inciter les prêtres sadducéens, déjà opposés, au niveau doctrinal même, au message de Jésus, à la plus grande défiance.

Le Grand Sanhédrin étant majoritairement composé de sadducéens, si l'on en croit les indications rapportées à la fois par les évangiles et par le Talmud<sup>4</sup>, l'objet de la réunion du Conseil et la décision de procéder à l'arrestation de Jésus se comprennent aisément.

Ceci étant, si les représentants pharisiens au Conseil ne pouvaient influencer sur cette décision, au même titre qu'ils ne le pourront guère davantage lors du procès de Jésus, il est possible d'admettre que certains d'entre eux, avec lesquels Jésus entretenait d'excellents rapports, tels que Joseph d'Arimathie ou Nicodème, aient informé Jésus des intentions du Conseil.

---

<sup>4</sup> Le Talmud peut se définir comme la compilation de commentaires sur la Loi de Moïse établis par les grandes écoles rabbiniques et se composant d'une part de la codification de la Loi orale appelée « Mishna » et des commentaires données par ces mêmes écoles, appelés « Guemara », le tout ayant été établi entre le 2<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> siècle de notre ère.

C'est ainsi déjà que certains pharisiens avaient agi, lorsque Hérode cherchait à arrêter Jésus alors qu'il était en Galilée :

*« À ce moment-là, quelques pharisiens s'approchèrent de Jésus pour lui dire : Va-t-en, pars d'ici. Hérode veut te faire mourir. »*

(Luc 13 : 31)

Cette hypothèse de l'information de Jésus par certains pharisiens de la décision adoptée par le Conseil est, de surcroît, renforcée par l'ensemble des évangiles, lesquels s'accordent à reconnaître que Jésus savait que sa venue à Jérusalem à l'occasion des fêtes pascales entraînerait son arrestation :

*« Au moment de monter à Jérusalem, Jésus prit à part les Douze et, pendant la route, il leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'homme sera livré aux chefs des prêtres et aux scribes, ils le condamneront à mort et le livreront aux païens. »*

(Matthieu 20 : 17)

Ces paroles, que d'aucuns ont pu considérer comme prophétiques, semblent témoigner avant tout que Jésus avait été informé de la décision nocturne prise par les membres influents du Sanhédrin.

Les évangiles font du dénommé Judas Iscariote, l'instrument du complot mis en œuvre par les prêtres de Jérusalem.

L'évangéliste Jean rapporte ainsi que :

*« Judas Iscariote, l'un des Douze, alla trouver les chefs des prêtres pour leur livrer Jésus. À cette nouvelle, ils se réjouirent et promirent de lui donner de l'argent. Dès lors, Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer. »*

(Marc 14 : 10-11)

L'imputation de l'arrestation de Jésus à Judas suscite néanmoins de nombreuses interrogations.

Dans un premier temps, c'est l'origine même et l'identification du nom patronymique de Judas, Iscariote, qui semble se heurter à une difficulté importante.

Ce patronyme se référerait-il à l'origine géographique de Judas (du nom d'une ville du sud de la Galilée nommée Kérioth), ou procédait-il de la traduction maladroite du terme araméen « Ishqarya » signifiant le « traître », ou encore de la traduction du mot latin « Sicarii », en français « Sicaire », signifiant « hommes aux couteaux » ?

Certes, la seconde hypothèse paraît la plus probable, les recherches archéologiques n'ayant pas confirmé l'existence d'une ville du nom de Kérioth, et l'origine latine souffrant quant à elle, d'un anachronisme manifeste. Ce raisonnement *a contrario* ne confère pas pour autant à la deuxième hypothèse une valeur irréprochable, et ne suffit sans doute pas à lever les incertitudes entourant l'identité de Judas, incertitudes que le patronyme devrait pourtant permettre de dissiper partiellement.

La deuxième difficulté, non des moindres, réside dans la détermination des mobiles qui



ont pu inciter Judas à trahir son Maître spirituel.

Dès l'abord, l'on se doit d'écarter l'hypothèse, suggérée par les évangélistes, d'une motivation pécuniaire, ou à tout le moins, pas dans les proportions citées. La remise de trente pièces d'argent, qui ne représentaient à l'époque qu'une très faible somme, n'a pu valablement être le mobile de l'acte de Judas. Tout au plus, cette somme modique a-t-elle pu lui être versée en guise de remerciement.

Cette référence aux trente pièces d'argent semble davantage procéder d'une volonté des évangélistes de faire correspondre le récit évangélique à un verset du Livre de Zacharie, dont le caractère prophétique et l'identification de son contenu avec Jésus apparaissent au demeurant quelque peu discutables :

*« Je leur dis : « Si tel est votre bon plaisir, donnez moi mon salaire, et sinon, laissez-le ! » Alors ils me comptèrent mon salaire, trente pièces d'argent. Et l'Éternel me dit : « Jette-le au Trésor, ce prix magnifique auquel j'ai été estimé par eux, et je pris les Trente pièces d'argent et les jetai au Trésor dans la maison de l'Éternel. »*

(Zacharie : 11 : 12 et 13)

Toujours est-il, qu'à ce jour, les véritables raisons pour lesquelles Judas aurait livré Jésus, de même que l'on ignore son origine, la nature des relations qu'il entretenait avec le nazaréen ainsi que son appartenance religieuse et politique, demeurent énigmatiques.

Dans leur ouvrage commun *Jésus contre Jésus*, les deux journalistes G. Mordillat et J. Prieur, vont jusqu'à s'interroger sur l'utilité pratique du récit de la trahison. Quel fut en effet l'intérêt pour les opposants de Jésus de recourir aux services de Judas, alors que Jésus demeurait notoirement à Jérusalem pour les fêtes pascales, qu'il enseignait en ville et aux abords du Temple quotidiennement, et qu'il pouvait donc être aisément appréhendé à n'importe quel moment de la journée ?

D'aucuns considèrent que l'arrestation nocturne de Jésus répondait à un souci de discrétion, une interpellation de jour, pouvant donner lieu à des soulèvements de foules, à des heurts ou à des violences susceptibles de compromettre l'ordre et la tranquillité publique. L'intervention de Judas aurait alors servi à localiser le lieu où Jésus célébrait le repas pascal, afin de procéder à son arrestation.

Si cette thèse apparaît au premier abord parfaitement plausible, elle se heurte cependant à l'incohérence du récit évangélique, lequel rapporte en effet que lorsque Pilate demanda à la foule de choisir entre Jésus et Barrabas, celle-ci, aux dires des évangélistes, conspuait Jésus et exigeait la libération de l'autre détenu.

L'évangéliste Marc, lui-même, semble ne pas comprendre les circonstances de cette arrestation en catimini, et prête à Jésus les paroles suivantes :

*« Chaque jour j'étais parmi vous dans le Temple à enseigner et vous ne m'avez pas arrêté. »*

(Marc 14 : 49)

Pour Mordillat et Prieur, le parti pris par les évangélistes de retenir le récit de la trahison de Judas, nonobstant les difficultés, les incohérences et les incertitudes y afférent, pourrait tenir au fait que la trahison de Judas participait à l'accentuation de la responsabilité

des Juifs dans l'arrestation et la mort de Jésus, en même temps qu'elle permettait une récupération herméneutique des Écritures juives, en s'inscrivant pleinement dans le cadre des prophéties bibliques (2 sam. 17 : 23 ; Zach. 11 : 13).

Les évangélistes, parce qu'ils ne furent pas les témoins oculaires de l'arrestation de Jésus, et qu'à leur époque, plusieurs versions différentes et concurrentes de cette arrestation, et du rôle éventuel de Judas, circulaient en Palestine et dans les premières communautés chrétiennes, ont ainsi consenti à avaliser le principe de la trahison de Judas, sans doute en partie pour les raisons sus-exposées, mais vraisemblablement aussi en raison du fait que le souvenir de cette trahison était répandu, même si les conditions et les mobiles en étaient mal connus.

Le lecteur attentif des évangiles pourra observer que la confusion des évangélistes sur la personnalité de Judas et son rôle dans l'arrestation de Jésus s'étend jusqu'aux circonstances même de la mort du « traître ».

Alors que l'évangéliste Matthieu rapporte que Judas se serait pendu, le Livre des Actes des Apôtres indique que le prénommé Judas se serait tué accidentellement :

*« Alors Judas, qui l'avait livré, voyant que Jésus avait été condamné, fut pris de remords et rapporta les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens, en disant : « J'ai péché en livrant un sang innocent ». Mais ils dirent : « Que nous importe ! C'est ton affaire ! » Alors il se retira en jetant l'argent du côté du Sanctuaire, et alla se pendre. »*

(Matthieu 27 : 3-5)

*« En ces jours là, Pierre se leva au milieu de ses frères - il y avait là, réuni, un groupe d'environ cent vingt personnes - et il déclara : « Frères, il fallait que s'accomplisse ce que l'Esprit Saint avait annoncé dans l'Écriture, par la bouche de David, à propos de Judas devenu le guide de ceux qui ont arrêté Jésus. Il était de notre nombre et avait reçu sa part de notre service. Or cet homme, avec le salaire de l'iniquité, avait acheté une terre ; il est tombé en avant, s'est ouvert par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. Tous les habitants de Jérusalem l'ont su : aussi, cette terre a-t-elle été appelée, dans leur langue, Hakeldama, c'est à dire Terre de sang. »*

(Livre des Actes 1 : 15-19)

Ainsi, au regard de ces différentes considérations, et à l'examen tant des incertitudes entourant la personnalité de Judas que des circonstances et du mobile des actes qui lui sont reprochés par les évangélistes, il semble plus prudent de limiter le crédit accordé au récit évangélique au seul principe d'une participation de Judas dans l'arrestation de Jésus, sans pouvoir véritablement en déterminer de façon précise et irréfutable, les conditions et modalités.

Le fait que tous les évangélistes, sans exception, ainsi que les écrits apocryphes, retiennent l'intervention de Judas semble plaider en faveur de l'historicité de son rôle dans l'arrestation de Jésus. Le fait même que Judas ait été remplacé, dès l'an 33-34 par l'apôtre Mathias, y contribue. Le reste, appartient à l'herméneutique chrétienne et semble être condamné à demeurer dans les combles de l'histoire.

Et l'Évangile de Judas lui-même, texte apocryphe découvert également sur le site

égyptien de Nag Hammadi, vieux de près de 1700 ans, vraisemblablement rédigé, et en tout état de cause, diffusé par la secte gnostique des Caïnites, ne fournit aucune réponse crédible et sérieuse aux questions posées par la trahison de Judas, si ce n'est qu'elle en corrobore finalement la thèse, cet évangile confirmant la trahison de Judas sous le couvert d'une mission particulière qui lui aurait été impartie par le Christ et de la promesse du Royaume des Cieux en contre partie de l'infamie jetée sur son nom du fait de cet acte de trahison :

*« Leurs grands prêtres murmurèrent, car il était entré dans la chambre d'invités pour prier. Mais les scribes veillaient là attentivement avec l'intention de l'arrêter durant sa prière, car ils avaient peur du peuple depuis qu'il était considéré par tous comme un prophète. Ils s'approchèrent de Judas et lui demandèrent s'il était un disciple de Jésus et il leur répondit dans le sens qu'ils désiraient et reçut en main propre la somme. »*

*(extrait de l'Évangile de Judas, traduit de l'anglais par Jean Degert)*

### Chapitre III

Jésus arrive ainsi à Jérusalem pour y célébrer la Pâque.

La doctrine officielle situe le repas pascal du Christ, appelé par la chrétienté la Sainte Cène, au Jeudi soir 13 Nisan, soit le 6 Avril en comput moderne, et le considère comme ayant eu lieu la veille de la crucifixion. La chronologie ecclésiastique paraît cependant devoir être révisée.

Les Manuscrits de Qûmran ont en effet révélés l'existence à cette époque, de deux calendriers liturgiques, le calendrier lunaire, alors en vigueur, et le calendrier solaire, abandonné par les prêtres et observé par de rares communautés religieuses, encore attachées à la tradition ancienne.

Les Esséniens pour leur part, continuaient d'observer ce calendrier traditionnel. Selon donc le calendrier lunaire, la Pâque juive tombait cette année-là, le Samedi 15 Nisan.

Suivant le calendrier solaire, dans lequel les fêtes religieuses intervenaient à dates fixes, sans aucun changement d'une année sur l'autre, à l'inverse du calendrier lunaire, la Pâque tombait inéluctablement un mercredi.

Dans cette seconde hypothèse, le repas pascal de Jésus aurait été célébré le Mardi 11 Nisan au soir.

Cette hypothèse ayant pour principal mérite de conférer au procès de Jésus et à sa crucifixion, une chronologie plus conforme aux dispositions juridiques et aux règles procédurales imposées par les droits juif et romain de l'époque, de nombreux auteurs ont tenté de la soutenir, en rattachant Jésus à la communauté des esséniens.

Il est vrai, que Jésus paraît avoir repris à son compte certaines exigences de longanimité, de miséricorde, de bonté, de sagesse et de confiance en Dieu, si chères semble-t-il aux esséniens, et ce, comme en témoignent les écrits découverts à Qûmran. Le choix de douze apôtres correspond en outre à la composition du Conseil des Esséniens formé de douze membres.

Mais force est de constater que ces quelques similitudes s'avèrent bien insuffisantes pour conclure en l'essénisme de Jésus.

Les esséniens témoignaient en effet d'une extrême sévérité à l'encontre des transgresseurs de la Loi, refusaient tout mélange avec les autres juifs – d'où leur vie recluse –, interdisaient la révélation des mystères divins acquis au sein de la communauté, et faisaient preuve d'un extrême rigorisme quant à l'interprétation de la Torah. C'est ainsi qu'ils n'admettaient pas la moindre exception aux interdits sabbatiques, allant même jusqu'à proscrire le fait d'aller à la scelle, et appliquaient avec la plus grande rigueur les règles de pureté consignées dans le Livre du Lévitique.

Or, Jésus proclamait ouvertement que sa mission consistait à ramener à Dieu ceux qui s'en étaient égarés, ce qui explique sa fréquentation des samaritains et des publicains. Il témoignait de largesse d'esprit et de sagesse dans l'interprétation de la Torah, privilégiant ainsi la pureté du cœur à celle des aliments :

*« Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur. C'est ce qui sort de la bouche, voilà qui rend l'homme impur (...) Car c'est du cœur que proviennent les pensées mauvaises : meurtres, adultères, inconduites, vols, faux témoignages, diffamations. »*

(Matthieu 15 : 11-19)

L'exigence même de la vie monastique est contraire à l'œuvre du Christ, ouverte au monde.

Enfin, l'inscription de la pensée de Jésus dans le courant pharisaïque, comme nous l'avons amplement constaté, interdit toute appartenance essénienne.

Demeurent, néanmoins, le problème du calendrier suivant lequel se serait déroulée la Cène, et de fait, la chronologie du procès de Jésus.

L'étude du contexte religieux de la Palestine de cette époque, révèle l'existence de plusieurs communautés spirituelles au sein du judaïsme, et au sein même des deux grandes tendances pharisiennes et sadducéennes.

Le Livre des Actes rapproche ainsi Jésus et ses disciples de la Communauté des Nazaréens, Paul se voyant lui-même accusé : « *d'être un meneur de la secte des Nazaréens.* » (Actes 24 : 5)

L'identification même de Jésus au village de Nazareth, dont l'existence historique n'a jamais pu être avérée, en dépit de toutes les fouilles archéologiques réalisées en Galilée et des sources documentaires découvertes, semble davantage résulter d'une erreur de traduction, et renvoyer à l'identité nazaréenne de Jésus.

Selon l'historien Grec Epiphane, il aurait existé avant notre ère, une secte juive, les nazaréens, composée de pieux pharisiens, en opposition avec le clergé sadducéen de Jérusalem. L'attribution de ce dénominateur à Jésus et à ses disciples milite indéniablement en faveur de leur identification à cette communauté, ce que démontrent en outre, l'appartenance de Jésus à la mouvance pharisienne et son opposition aux sadducéens. Cette appartenance à la communauté des nazaréens, certainement respectés pour leur religiosité, explique l'autorité spirituelle incarnée par Jésus auprès des pharisiens les plus pieux et les plus éminents.

Le recours au calendrier solaire traditionnel se justifie alors plus aisément, et ce d'autant, que le nouveau calendrier lunaire avait été imposé par le clergé sadducéen.

Comme le révèle l'historien Jean Imbert, la Didaché, texte datant de la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, ordonne de ne pas jeûner en même temps que les « hypocrites », mais au contraire de le faire le mercredi et le vendredi.

Les raisons en sont expliquées dans un autre texte, la Didascalie, datant de la fin du 2<sup>e</sup> siècle, début du 3<sup>e</sup>, en ces termes :

*« Vous jeûnerez pour les Juifs le mercredi (...) car c'est le mercredi (...) qu'ils m'arrêtèrent. La nuit qui suit le mardi appartient au mercredi comme il est dit : « Il fut un soir et il fut un matin, un jour » ; le soir appartient donc au jour suivant. Le mardi soir, j'ai mangé ma Pâque avec vous et, dans la nuit ils me prirent. Et le vendredi, jeûnez pour eux parce qu'en ce jour ils m'ont crucifié. »*

En outre, les Constitutions Apostoliques énoncent également qu'il « *nous a été donné de jeûner le mercredi et le vendredi, le premier à cause de la trahison, le second à cause de la Passion.* »

Il semble donc bien ressortir de ces différents textes du début de l'ère chrétienne, que le repas pascal fut célébré par Jésus le Mardi soir 11 Nisan (d'où le jeûne du mercredi, le soir appartenant au lendemain), conformément au calendrier liturgique solaire et non le Jeudi soir 13 Nisan, comme l'a retenu finalement l'exégèse catholique.

Cette datation s'avère essentielle pour la bonne compréhension de la chronologie de



l'arrestation, du procès et de la crucifixion de Jésus, en même temps qu'elle campe définitivement Jésus au cœur de la pensée et de la communauté pharisaïque traditionnelle. Comme le rappelle fort justement l'historien anglais Hyam MacCoby, les repas ponctuant les jours de fêtes de la communauté juive, étaient rythmés – et le sont encore aujourd'hui –, par la cérémonie dite du Séder. Le chef de famille prononçait une action de grâce, ce que signifie au demeurant le terme d'Eucharistie, rompait le pain puis en donnait un morceau à chacun des convives. À la fin du repas, une nouvelle action de grâce était dite au-dessus d'une coupe de vin, portée ensuite à la bouche de chaque personne présente à la table.

C'est ce que fit Jésus.

Dès lors, seule la méconnaissance du Séder peut expliquer le sentiment de nouveauté du rite pratiqué par Jésus à l'occasion du repas pascal pendant près de deux millénaires, par la communauté chrétienne.

Certes, Jésus semble avoir lui-même conféré à ce rituel et au repas pascal, une symbolique particulière, celle de la Nouvelle Alliance conclue par Dieu avec son peuple. Cette Nouvelle Alliance, prononcée logiquement lors de la célébration de la Pâque juive, laquelle il convient de le rappeler, commémore la sortie d'Égypte et l'Alliance passée avec Moïse, répondait aux prophéties bibliques et ne pouvait qu'être instaurée par un prétendant au titre messianique :

*« Voici des jours vont venir, dit le Seigneur, où je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, qui ne sera pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères le jour où je les ai pris par la main pour les tirer du pays d'Égypte, alliance qu'ils ont rompue, eux, alors je que les avais étroitement unis à moi, dit le Seigneur.*

*Mais voici quelle alliance je conclurai avec la maison d'Israël au terme de cette époque dit l'Éternel : je ferai pénétrer ma loi en eux, c'est dans leur cœur que je l'inscrirai ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple... »*

(Jérémie 31 : 31-33)

La simple étude des paroles de Jésus suffit à démontrer que son ministère entier s'inscrit dans le cadre de cette Nouvelle Alliance, annoncée par les Écritures juives, et indissociable de l'œuvre messianique.

Pour autant, comme le souligne elles-mêmes les prophéties de Jérémie, cette Nouvelle Alliance n'abrogeait nullement celles conclues avec les prophètes de l'Ancien Testament, mais leur conférait une nouvelle dimension. Ainsi, l'alliance mosaïque n'avait pas abrogé celle conclue avec Abraham, et avant lui avec Noé.

C'est par conséquent hâtivement, et dans un but bien déterminé, que la chrétienté a interprété cette Nouvelle Alliance comme marquant la fin de l'alliance mosaïque et posant les fondements d'une nouvelle religion. Les déclarations de Paul, telles que consignées dans l'Épître aux Romains en attestent :

*« Je demande donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Que ce ne soit jamais le cas ! Car moi aussi je suis israélite et de la postérité d'Abraham, de la Tribu de Benjamin. Dieu n'a pas rejeté son peuple qu'il a reconnu en premier lieu. »*

(Romain 11 : 1-2)

Cette Nouvelle Alliance n'emportait d'autant moins l'abrogation de l'ancienne alliance

mosaïque, que le ministère de Jésus s'inscrivait pleinement dans le messianisme juif et dans le strict cadre de la Torah, comme en témoignent son appartenance au mouvement nazaréen, ses affinités philosophiques et amicales avec la mouvance pharisienne et la teneur de sa prédication.

Dans son ouvrage *Le procès de Jésus*, l'avocat Maître Jean-Marc Varaut conclut à juste titre sur ce sujet : « La reconnaissance de l'identité juive de Jésus est le premier geste que la conscience historique se doit d'avoir, avec attention et respect quand il s'agit de raconter sa vie historique.

Selon le mot de Pierre Dabosville, Jésus appartient tout entier à la racine sainte. Le mot est d'ailleurs repris de Grégoire IX qui cite à son tour Pie XII. Jésus était juif, juif selon la « chair » dit Paul, élevé « sous la Loi », c'est à dire circoncis. Sa mère et sa famille étaient juives ; son précurseur, Jean Baptiste, était juif ; les apôtres Pierre, Jean, Jacques, les Douze étaient juifs ; Saül de Tarse devenu Paul était juif et s'affirmera comme juif ; la première communauté chrétienne de Jérusalem était juive. « Mais quelque différence qu'on nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près, la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains » écrit Bossuet. « Né sous la Loi » Jésus a vécu « sous la Loi » et c'est dans les synagogues et le Temple qu'il a prêché : l'Évangile qu'il a prêché se rattache étroitement à la bibliothèque hébraïque, que nous appelons l'Ancien Testament. »



# À suivre...

Nous espérons que cet extrait vous a plu.

Vous pouvez acheter ce livre en version brochée ou numériques (epub, kindle ou PDF) sur [notre site en cliquant ici](#).

## ▷AVID▷ ALLOU<HE

De par ses origines familiales juives et chrétiennes, David Allouche est plongé, dès son plus jeune âge, au cœur de deux des religions révélées. Il a ainsi consacré plus de vingt ans à l'étude historique et théologique des trois religions monothéistes et de leurs textes fondateurs.

Avocat exerçant sur Nice et Paris, David Allouche a également décortiqué les droits juifs et romains en vigueur à l'époque du Christ, afin d'enrichir sa réflexion d'une approche unique qui en constitue toute sa singularité.



▷AVID▷ ALLOU<HE

[Retrouvez ici tous les livres de l'auteur.](#)